

Veiller au poème et résister à l'avili

Poésie et politique. Mélanges offerts en hommage à Michel van Schendel, sous la direction de Paul Chamberland, Michaël La Chance, Georges Leroux et Pierre Ouellet, L'Hexagone, 511 p.

Bertrand Laverdure

Numéro 182, janvier–février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2002). Veiller au poème et résister à l'avili / Poésie et politique. Mélanges offerts en hommage à Michel van Schendel, sous la direction de Paul Chamberland, Michaël La Chance, Georges Leroux et Pierre Ouellet, L'Hexagone, 511 p. *Spirale*, (182), 15–16.

VEILLER AU POÈME ET RÉSISTER À L'AVILI

POÉSIE ET POLITIQUE. MÉLANGES OFFERTS EN HOMMAGE À MICHEL VAN SCHENDEL

Sous la direction de Paul Chamberland, Michaël La Chance, Georges Leroux et Pierre Ouellet, L'Hexagone, 511 p.

La poésie fouaille le sens, comme l'amour fouaille le corps et l'histoire du corps. La poésie fait le corps du sens. Elle le prend au défaut du langage. Ce que j'écris a tout à entendre du poème. Langage d'insoumission, il promulgue la résistance à l'avili.

Michel van Schendel

VOILÀ quarante-huit textes écrits par autant d'écrivains, d'intellectuels, d'anciens élèves, de collègues universitaires et d'amis de Michel van Schendel. Objets de mémoire, chacun de ces textes vient rappeler des connivences, éveiller des souvenirs et célébrer des liens d'amitié. Ce genre d'hommage mérite certes son titre de *Mélanges*.

Le livre est divisé en quatre parties. La première partie, intitulée « Lectures », regroupe des analyses des œuvres de Michel van Schendel et un texte de Linda Bonin abordant sa pratique de l'enseignement de la création littéraire. La seconde partie, « Poèmes et proses », réunit des hommages littéraires variés au poète tandis que la troisième partie, « Études », nous fait lire des textes d'écrivains et de professeurs qui ont préféré développer dans diverses études des sujets ou des problèmes reliés de près ou de loin aux multiples intérêts intellectuels de l'auteur. Le tout se termine par une section destinée aux « Souvenirs et témoignages », dans laquelle nous retrouvons des textes sensibles, baignés de respect, amicaux et tissés d'anecdotes. D'une lecture délassante, cette dernière partie vient clore tout en fraternité cet ouvrage ample et agréablement hétérogène.

L'homme à l'œillet

En schématisant, on peut avancer que l'œuvre de Michel van Schendel est toujours restée préoccupée par la tension entre l'idéologique et le poétique, ou le politique et le littéraire. Donnons ici, pour mémoire et en guise d'exemples, quelques survols des thématiques traitées dans certaines de ses œuvres : l'auteur s'attaque d'abord à une poésie dite du pays dans *Poèmes de l'Amérique étrangère* (1958, L'Hexagone), poésie d'émergence par laquelle tout un continent se voyait subsumé sous une identité mythique qu'il fallait conquérir, une identité trainant ses pieds dans l'ignorance, les esquilles de fer et les

gratte-ciel; suivront d'autres recueils, dont *Veiller ne plus veiller. Suite pour une grève* (1978, Noroît), feuilletant sous un mode énigmatique les petites histoires humiliantes, piquantes, drôles et significatives entourant la grève des professeurs de l'UQAM en 1976, entrelacement d'anecdotes, d'allusions, de songes grisants et d'évocations exaltées; puis nous découvrons une poésie plus autoréférentielle, luttant d'ailleurs constamment contre sa dissolution rapide, naturelle, au profit de la métaphore *impérialiste*, et ce, aussi bien dans *L'extrême livre des voyages* (1987, L'Hexagone) que dans *L'impression du souci ou l'étendue de la parole* (1993, L'Hexagone). D'ailleurs, dans ce dernier livre, ses réflexions sur la photographie et la poésie mettent en lumière la figure de « l'œillet », décrivant cette conception particulière de la poésie que défend Michel van Schendel, la poésie étant alors comprise comme un art sollicitant réciproquement la vue et l'ouïe dans un ballet formaliste conséquent, cherchant à suspendre continuellement le poids des métaphores afin de neutraliser leurs méfaits idéologiques : « *La métaphore, c'est ça. Elle est destructrice, car elle impérialise son objet au point de l'étouffer.* »

Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il y ait un mot plus juste que « fouailler », mis de l'avant par van Schendel lui-même, pour décrire le processus sémantique qui s'enclenche sur le territoire de la poésie (entendre ici : la sienne). Dans *L'impression du souci ou l'étendue de la parole* (1993, L'Hexagone), il écrit : « *La poésie fouaille le sens, comme l'amour fouaille le corps et l'histoire du corps.* » Il s'agit bel et bien de fouetter à répétition le sens, de ne jamais le laisser tranquille, de l'envoyer vers l'aval de la lecture avec le plus d'énergie possible. Ne surtout pas laisser tomber le sens dans le creux apathique du confort idéologique, du médiocre consensus, garder le texte en perpétuelle conscience de lui-même, en état de veille continue. Veiller le poème, ne jamais l'abandonner aux assauts du trivial, des lieux communs. Lucie Bourassa, grande lectrice de van Schendel — voir *Rythme et sens : des processus rythmiques en poésie contemporaine*, Bazar, 1993 —, explore d'ailleurs certaines de ces avenues avec brio dans un texte qui, par ailleurs, cherche son ton, passe de la révérence à l'étude fouillée, s'arrête, hésite à continuer en ce sens, revient vers des généralités sur l'œuvre de van

Schendel pour terminer sur d'éclairantes intuitions théoriques : « *L'écriture de van Schendel donne souvent l'impression qu'un centre se dérobe en causant des brisures, des trous dans la parole.* » Après la présentation de van Schendel lui-même et suivant le papier timide de Joseph Bonenfant, le texte de Lucie Bourassa vient donner le ton à la première partie de l'ouvrage. Terminant sur cette figure de l'œillet qui occupe une place centrale dans l'œuvre du poète, Bourassa dresse ainsi la table pour Gérard Bucher et Paul Chamberland qui s'emparent tous les deux de ce concept poétique schendelien pour éclairer leur propre regard sur l'œuvre. Bucher écrit : « *Pour van Schendel, penser/réaliser la poésie c'est donc répudier (et mieux déplacer) les anciennes croyances de manière à promouvoir l'émancipation de la parole (qui ne fait qu'un avec l'éclosion de "l'œillet")* ». Ces lectures attentives viennent rendre justice de belle façon à la richesse de sa poésie.

Résister à l'avili

Soulignons l'intérêt des textes touchants de Linda Bonin, Louise Dupré, Gilles Thérien et Roch Denis; témoignages révélant un Michel van Schendel intense, parfois désordonné quoique toujours intègre et courageux (voir l'épisode sur la citoyenneté canadienne, qui lui fut longtemps refusée). On ne peut non plus passer sous silence le texte emballé et respectueux de Francis Catalano se penchant sur le petit livre *Traduction : deux voies*, publié en 1995 et réunissant les échanges entre Michel van Schendel et Lucia Bonato au sujet de la traduction en italien de ses poèmes. Cette contribution révèle, entre autres, le fougueux désir de véridicité venant constamment nourrir le discours que tiendra le poète à sa traductrice. Catalano remarque : « *L'éradication de l'hypocrisie, chez van Schendel, serait le même combat, le même ennemi des langages poétique et traductionnel.* »

Maintenant, arrêtons-nous quelques instants aux contributions de Robert Melançon et de Gilles Marcotte. Fragments ou notes, pensées et aphorismes, les textes de ces deux écrivains apparaissent plutôt désabusés, aigris, sarcastiques et cinglants lorsqu'ils traitent de la poésie en général. Le ton respectueux auquel nous étions alors habitué y perd quelques plumes.



Les jardins urbains : M. M. de D. Hausmann, 1998

DR

Melançon, par exemple, écrit : « Il s'attache vraiment un certain ridicule à l'état de poète, parce qu'il faut une incommensurable prétention pour écrire de la poésie. » Marcotte, adoptant par ailleurs un ton moins polémique, ne cherche pas pour autant à enjoliver la médiocre réalité qui attend tout pauvre littéraire fraîchement converti aux vertus de cet art : « Quelques personnes pensent du bien de ce que nous écrivons. Quelques autres en pensent du mal. La plupart, bien sûr, l'immense majorité, n'en pensent absolument rien. » Marc Vaillancourt renchérit d'ailleurs en ce sens, fustigeant tout et son contraire; mêlant les attaques en règle contre la maigre substance du littéraire contemporain à un feu nourri de références érudites, il affirme : « La répugnance des poètes devant la civilisation garagiste n'est, de prime abord, qu'une forme prétentieusement revendicatrice d'incompétence. » Doit-on crier avec ces hérauts contre l'incompétence, la médiocrité, les prétentions idiotes des

poètes et l'affligeante indifférence avec laquelle on traite maintenant le littéraire et la littérature? Denis Saint-Jacques, en esquissant un portrait historique rapide mais clair des rapports qui ont lié la littérature et la société au Québec, en arrive à cette évidence que l'on ne veut plus entendre : « Perte de pouvoir de la littérature à assurer la cohésion sociale. » En cette ère de technologie triomphante et de mondialisation tous azimuts, ces *Mélanges offerts à Michel van Schendel* ne pouvaient mettre de côté cette espèce de désolation entretenue, débilitante, que l'on préfère habituellement taire lorsqu'on s'esquinte à parler sérieusement de littérature. Douche froide que l'on ne devait sans doute pas se ménager d'administrer à Michel van Schendel. Douche froide qui vient certainement déranger par contre notre lecture des poèmes et des textes de Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Fernand Ouellette, Gilles Cyr, Michaël La Chance, Pierre Ouellet et Michel

Deguy. Il y a comme un essai à part dans ces textes de Melançon, Marcotte, Vaillancourt et Popovic, un essai nihiliste à la Cioran venant contester et ridiculiser les principes mêmes sur lesquels cet ouvrage collectif s'appuie. Que peut-on d'ailleurs opposer à ces évidences cruelles qui nous rongent tous à différents degrés? Notre foi inébranlable en la littérature? Gardons-nous ici d'inventer quelque conclusion à ce débat sans fin.

En définitive, la lecture de ces *Mélanges offerts* nous aura convaincu que cet homme a bel et bien toujours promu, à sa manière, et dans toutes les sphères de son existence, *la résistance à l'avili*. Sa poésie, quoi que certains lecteurs puissent en penser, ne s'en sera jamais mal portée, et sa vie n'aura jamais rien refusé aux idées les plus altruistes qui, pour certaines, bien que déjà enfouies dans les catacombes de l'histoire, auront certes été de nobles idéaux à défendre.

BERTRAND LAVERDURE